

## Fragment d'un Baudelaire

Jacques Brault

Volume 9, numéro 4 (52), juillet-août 1967

Jeune poésie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29607ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brault, J. (1967). Fragment d'un Baudelaire. *Liberté*, 9(4), 8–12.

# fragment d'un baudelaire

à Juan Garcia

Car l'albatros tombé de fatigue (ou de dégoût, saura-t-on jamais?) sur le pont d'un navire où les matelots l'assomment à coups de bâtons, c'est bien lui, et non pas le poète (qui n'existe pas, encore moins le poète romantique (voir plutôt le Pélican de Musset), lui, Charles Baudelaire, né de père quasi inconnu, amoureux d'une mère qui ne le lui rend que sur le tard, mort en pleine intelligence et aphasique voilà juste cent ans. Un pauvre type que Sartre a beau jeu d'acculer au mur; selon les normes, torturées et torturantes, d'un existentialisme moralisateur, il ne s'est pas choisi, il n'a osé ni se soumettre, ni se révolter. Au contraire. Exploité parmi les exploités, il passera toute sa vie en tutelle, vaniteux et misérable, menaçant et faible. Il met vingt ans à écrire « avec patience et fureur » *Les Fleurs du mal*, « le maître-livre de notre poésie » (Yves Bonnefoy), où maints critiques, et non des moindres, de Sainte-Beuve à André Spire, ne trouvent pas une dizaines de poèmes, tous assez courts, qui valent la peine d'être conservés dans la mémoire des hommes. Il sera moderne jusque dans l'échec. Cet homme qui a failli, et lamentablement, poète empêtré de prosaïsme, amant rongé de syphilis, on le célèbre maintenant comme un héros. Ironie de l'histoire ou malentendu de toute poésie, c'est la même chose; il s'agit, par l'éloge ou par l'oubli, de neutraliser ces fous qui ne parlent pas comme tout le monde. Mais voici la sempiternelle question : lit-on Baudelaire ? Pour lui-même ou pour soi-même.

Sans justification aucune. Les érudits, critiques et historiens tourmenteront l'oeuvre et la biographie jusqu'à la fin de la littérature (déjà proche, aux dires de cette chaussette intellectuelle de MacLuhan), les fidèles, les « inconditionnels », n'en parleront toujours qu'à travers eux-mêmes, se consolant ou se célébrant grâce à un génie d'emprunt. Il tombe de fatigue ou de dégoût, comme son albatros, oiseau royal et ridicule, il n'en peut plus de mourir en bégayant, il sait qu'il a tout raté. Cela, il ne pourra pas le dire. Son espérance n'est plus que la nôtre, la mienne.

Son époque ne fut pas plus médiocre que notre époque. Gabriel Bounoure, l'un des très rares critiques capables de lire les poètes en poète écrit avec justesse et justice : « En 1857 quand paraissent *Les Fleurs du Mal*, quand Baudelaire, méconnu de presque tous dans cette « société abrutie et goulue du Second Empire », écrit les *Journaux intimes*, ce manuel d'initiation et de sainteté, ils sont quelques-uns à préparer dans le silence, l'obscurité ou le mépris de l'Europe spirituelle d'aujourd'hui. 1857, c'est l'année des *Fleurs du Mal* et de *Madame Bovary*. L'année précédente, Marx a écrit à Engels pour lui apprendre la mort de Heine. Depuis deux ans Kierkegaard a disparu, inconnu de Baudelaire, et il restera quasi ignoré en France pendant un demi-siècle. Wagner est à Venise, enseveli dans le délire de *Tristan*. Dostoïevski vit misérable à Semipalatinsk après être sorti du bagne et il mérite les *Souvenirs de la Maison des morts*. Tolstoï est tout jeune et Nietzsche n'a pas quinze ans; Rimbaud vient de naître et Nerval de mourir. Une ère nouvelle de l'esprit va s'ouvrir, celle que Hegel avait annoncée dans la *Phénoménologie de l'esprit*, avec une admirable vigueur prophétique. Entre toutes ces grandes têtes, Baudelaire élève son visage de finesse magique, son visage d'artiste parisien suprêmement intuitif, sculpté par plusieurs siècles d'analyse morale et de grand style, ennobli par la discipline de l'élévation spirituelle. Une poésie nouvelle va éclore qui sera le chant profond et la prière de l'homme dans l'âge des machines et des guerres. Baudelaire en est l'initiateur pour le monde entier: il redonne à la poésie française le pouvoir d'enchantement universel qu'elle avait eu au XII<sup>ème</sup> siècle. Telles sont

les raisons que l'on a de parler de l'échec de Baudelaire. Et certes il a eu le destin qu'il méritait ».

Ses contemporains ne l'apprécient pas outre-mesure. Sainte-Beuve, gros chanoine intelligent et lâche, lui jeta des miettes de considération. Mérimée le trouvait niais et honnête. Quant à Jules Vallès, il étouffait de haine. La société louis-philipparde comme celle de Napoléon le petit ne respectait que des gens de service, ceux qui savent se rendre utiles au pays et à l'humanité. Le genre Victor Hugo; persécuté sans violence, exilé dans le luxe, ses malheurs politiques lui font un nouveau bonheur poétique. Et pour finir, des funérailles nationales. Baudelaire, comme Camus dans les sarcasmes, s'en va dans l'indifférence. Notre société continue la tradition des enterrements de première classe accordés à ceux qui ont bien mérité de la patrie. On voit au préalable à ce que les poètes deviennent tolérables, acceptables, on les pousse à « s'engager » même contre l'ordre établi. On les refoule dans la zone, un peu marginale, réservée aux enfants terribles. Ils mourront. Et, bientôt ou plus tard, on les canonisera. Je comprends que Sartre, homme de talent et de service, généreux, toujours prêt à épouser les bonnes causes, de préférence désespérées, méfiant envers la poésie comme envers toute gratuité, ait dressé contre Baudelaire, un réquisitoire d'autant plus terrible qu'il est vrai — partiellement. Belle proie pour la psychanalyse d'esthète ou de terroriste, le pauvre Charles n'en mène pas large sur son lit de mort. Il a l'imprudence de faire preuve de lucidité sur son propre cas. Chacun de ses échecs, ils ne se comptent plus, est signé de sa main nerveuse. Il en tire même une poésie étrange, habile et naïve. On lui sait gré de ses mauvais vers, ils ne se comptent plus, qui cautionnent sa qualité de précurseur. Il annonce la poésie moderne, il est notre père à tous, et les pères, chacun s'en persuade aisément quand il est jeune, ne vivent que pour mourir dans leurs enfants. Donc, s'il a raté son oeuvre, c'est pour permettre à ses continuateurs de réussir la leur. Sans Baudelaire, pas de Rimbaud, de Lautréamont, de Mallarmé, etc. Mais *Les Fleurs du Mal*, vous avez lu? C'est plein de vieilleries poétiques, de chevilles, de fautes de goût, de banalités verbeuses, ça déclame sur des rimes usées, bref c'est illisible en 1967. Alors, pourquoi

fêter le centenaire de sa mort ? Pour souligner à quel point il est bien mort et enterré ?

Quelle stupidité aussi, se pendre pour un albatros ! Pourtant, Valéry, chez qui l'absence de naïveté était presque une infirmité, avait vu clair : Baudelaire se distingue par sa lucidité. Les *Salons* le prouvent sans conteste. Dès sa jeunesse Baudelaire compte parmi les plus grands critiques et esthéticiens de tous les temps. Que penserait-il de ses commentateurs ? Une phrase me revient à l'esprit ; à l'égard des manies structuralistes, elle prend valeur de prémonition : « D'un bout du monde à l'autre la grande folie de la morale usurpe dans toutes les discussions littéraires la place de la pure littérature ». Nous revoici aux prises avec l'albatros. Ce que Baudelaire appelle « la pure littérature », c'est la poésie, même la plus impure. Le structuralisme veille à y mettre de l'ordre, en attendant la définitive orthodoxie des machines. Les albatros alors seront en cage et feront coucou ; quand ils auront vieilli, on les plumera et on les désossera pour voir comment c'est fait. Et puis on fabriquera des albatros électroniques, plus vrais que nature, infaillibles, soustraits à la fatigue et au dégoût et qui ne tomberont jamais. Les poètes seront commis d'office à l'entretien de l'imaginaire planétarisé, planifié, organisé selon les plus minutieuses prévisions.

Baudelaire lâché dans cette volière de structures ailées ferait figure d'épouvantail. Il n'a aucune morale, et surtout pas celle de l'efficacité, il a l'imprudence de ne pas confondre la solitude et le désistement, il s'avoue « vieux et malheureux », il ne sait pas vivre quoi ! il pousse cette plainte passésiste et réactionnaire : « Car en vérité j'ai besoin d'être sauvé » Oui, c'est bien un albatros. On lui pardonnera peut-être sa fatigue et son dégoût, on lui ménagera une place parmi les bipèdes raisonnables à cause de ses idées qui ne sont pas toutes mauvaises, et d'ailleurs n'écrit-il pas une prose fort honorable, nerveuse, claire, élégante, avec des saillies et des virevoltes, une prose de poète dans le bon ton ? Ma foi, le bel albatros empaillé : on jurerait par instant qu'il va s'envoler.

Fêtons sans arrière-pensée ce centenaire et redisons sans cesse combien les *Fleurs du Mal* annoncent à peu près tout ce

que nous sommes en train de réaliser. Rendons à Baudelaire ce qui lui appartient : il a su nous prévoir. Inutile donc de le lire ; les poètes d'aujourd'hui, progressent sur son corps, font beaucoup mieux. Encadrons ses quelques poèmes mémorables, ils serviront aux anthologistes et aux chansonniers qui ne trouvent plus leurs mots. Paix sur Baudelaire, paix sur sa poésie atroce, paix à son âme conservée dans la naphtaline du mythe.

Mais ce diable d'oiseau hante mes jours et mes nuits. Ferais-je un complexe d'albatros ? Dans mes rêves éveillés, entre tant de voix chères, je perçois nettement la sienne :

Ma douleur, donne-moi la main : viens par ici. Je rouvre inlassablement les *Fleurs du Mal*, et qui me parle ? Plus qu'un écrivain, infiniment plus qu'un novateur. Un poète dont le chant de l'âme rend l'imagination à sa pureté liquide, un albatros humain resurgi en chaque page de sa mort grotesque, péniblement, embarrassé de tics et de réminiscences, aux plumes maigres et sales comme les ficelles de la vieille rhétorique, et soudain, parfois, il prend son vol, l'espace de quelques paroles, il plane au-dessus du temps, il est la poésie. L'actuelle et la future.

JACQUES BRAULT